

UNE ANNÉE
A
DUNKERQUE

GUIDE
POUR TOUT LE MONDE.

PAR L.-VICTOR LETELLIER.

—
1850.
—

DUNKERQUE,
CHEZ I. LEYS, LIBRAIRE,
RUE ARAGO, 2.

LETTRE XXXIV.

Le Carnaval.

Le carnaval ! Voici une époque de folie que l'on n'a garde de négliger à Dunkerque, mon cher ami ; en général plus les plaisirs habituels sont rares, plus les plaisirs nouveaux sont difficiles à introduire, et plus sont religieusement observées ces coutumes bizarres comme l'est celle du carnaval qui, de temps immémorial et par tout pays, vient arrêter les affaires, les sérieuses transactions et transforme en un vrai peuple de fous le peuple qui la veille aurait été baptisé le plus raisonnable. Il faut convenir pourtant que partout l'usage du carnaval s'est singulièrement amoindri. Que voulez-vous ? c'est l'effet des révolutions qui rendent les hommes plus sérieux et qui en enrichissant un petit nombre de privilégiés apportent au plus grand nombre la gêne ou la ruine. On est peu disposé à se jeter dans les plaisirs quand les inquiétudes, les peines de toute sorte vous assaillent, ou quand il faut prendre sur un pécule médiocre, indispensable, de quoi faire face à ces folies d'un jour. Où donc allons-nous ? et que sommes-nous encore destinés à voir ?

La Flandre donc et notre ville en particulier, accueillent fort bien encore la venue du carnaval, et si la haute société, si les familles riches ou aisées ne se livrent que médiocrement, la faute en est à ceux-là seuls qui pourraient donner le mouvement, un mouvement qui en définitive profite au commerce et à l'industrie ; tels gens ont besoin d'un signal qu'ils ne donneront pas eux-mêmes. En revanche, le petit monde, comme on dit, la basse classe, les marins, les petits commis, les petits marchands, les petits ouvriers, les bonnes et les grisettes

l'ont garde de s'endormir, et les bals du vieux théâtre, les bastringues *Rouzet*, *Neerman* et autres ouvrent toutes grandes les portes de leurs salons. La bière, les sirops, le genièvre, l'eau-de-vie, le punch pleuvent partout, et partout, comme vous le pensez, les têtes se montent, les excentricités abondent; gros mots, querelles, rixes sont à l'ordre du jour. Les déguisements! Vous ne sauriez croire de quelle importance, de quel besoin impérieux sont les déguisements dans ces classes; la grisette engage au mont-de-piété tout ce qu'elle possède, y compris ses habits du jour et le manteau indispensable, pour pouvoir les faire ou les louer, encore ils ne doivent pas être les mêmes chacun des trois fameux jours. Vous dirai-je qu'elle a au préalable usé de tous moyens, licites ou non, pour s'assurer ces bienheureux déguisements, et puis il lui faut un cavalier spécial, celui avec lequel, comme elle dit, elle fait carnaval, lequel paie au moins partie de la dépense et tient pendant ces fameuses journées la place d'un époux d'avec lequel on divorce le temps de fête passé.

Je puis, avec connaissance de cause, vous parler du tapage que font ces bals masqués des jours gras, je suis aux premières loges pour en juger; si vous connaissez la *Courtille* vous en avez une idée; encore dois-je ajouter que l'ivresse de la bière, du genièvre et de la mauvaise eau-de-vie est la plus dégoûtante ivresse que l'on puisse rencontrer. De plus, la garnison étant mince par le temps qui court et n'étant affectée que pour quelques cas exceptionnels au service de sûreté, les gendarmes et les agents de police n'étant pas même une trentaine au total, c'est absolument comme si nous n'avions rien. Au lieu du grossier bastringue que le vieux théâtre nous offre dans les jours gras, si la ville eût voulu faire dans sa jolie salle de spectacle le dépense d'un plancher, nous y aurions gagné sans doute des bals masqués *bon ton*, auxquels la

bonne société de la ville se serait empressée d'assister, au moins comme témoin, et le besoin de ne s'y présenter qu'en costumes frais et soignés eût tout naturellement appelé des dépenses dont nos boutiques eussent profité les premières. Un bon orchestre, des nouveautés en quadrilles, des *Tombola*; tout ce luxe enfin des bals de Paris, accommodé aux usages de la localité, accru des heureuses inspirations qui ne manquent pas au Dunkerquois quand il se met à l'œuvre, tout cela, j'en suis sûr, eût réussi compétement.

Les trois jours gras ne suffisent pas aux danseurs de notre ville, il y a encore le dimanche suivant, l'octave du Dimanche-gras, appelé le Dimanche de la Violette, lequel, bien qu'en temps d'abstinence, voit se renouveler les mêmes bals masqués, les mêmes orgies, les mêmes scènes. On accuse bien facilement chez nous le clergé d'intolérance, d'exigence; je vous assure qu'il reste fort calme ici à l'endroit de tous ces excès, et pourtant, comment pourrait-il ne pas les déplorer?

Remontons plus haut, mon cher ami; les bals de société sont rares à Dunkerque et toujours, grâce à l'isolement, à la parcimonie dans lesquels vivent les hauts hommes du lieu, j'entends ceux à qui leurs fonctions feraient un devoir de donner un exemple dont profiterait au moins le commerce mécontent, à juste titre, de leur mesquinerie. Ainsi Sous-Préfet, Maire, Procureur public, Chefs d'administration vivent ici comme de vrais grigous, pour eux seuls, sans préoccupation de leurs administrés, sans aucun souci du bien-être de la localité; ni fêtes, ni soirées, ni dîners, ni réceptions même, chacun pour soi, rien au-delà. Est-ce insouciance? est-ce manque de tact ou impuissance? c'est tout ce que vous voudrez, mais cela est et cela est fâcheux, cela même est impolitique. Où êtes-vous, jours de l'empire où le chef de l'Etat, sachant un sénateur sans équipage, lui envoyait immédiatement

arrosse, chevaux, cocher, fouet en main, le tout aux frais dudit . . . sénateur. Je m'étonne que quelque plaignant ne se soit pas imaginé de commander, pour le compte de l'un de nos premiers administrateurs, gâteaux, laces, etc., pour une soirée que celui-ci eût dû improviser. Rendons grâce pourtant à l'un de nos avocats, M. Fontemoing, qui a eu l'heureuse idée de donner en carnaval deux fort beaux bals parés, dont l'un, le dernier, *forcément* costumé. On a vu dans cette seule circonstance ce que pouvait l'amour du plaisir et l'amour de soi-même ; couturières, magasins de toute sorte, marchandes de modes, de chaussures, de lingerie, chacun a fourni, chacun a travaillé pour ce seul et unique bal, lequel a, de plus, fait la prospérité d'un bal de bienfaisance donné quelques jours plus tard dans la salle *de-Cécile*, car des costumes si beaux, si riches, si frais, se pouvaient mourir aussi promptement, et la belle, brillante société *Fontemoing* reparaisait dans les mêmes costumes au bal de souscription. Au premier, j'étais absent, inconnu que je suis de l'avocat qui donnait la soirée ; au second, je n'aurais eu garde de manquer, et je me suis pleinement réjoui d'une circonstance qui, pour la première fois, me mettait en face de l'élite de cette société, que nulle part encore je n'avais même entrevue, bien qu'elle fût dès mon arrivée l'objet de mes pensées et de mes études.

Je vous surprendrais, mon cher ami, si je vous disais les prix de certaines des toilettes présentes à cette fameuse soirée, où tous, hommes et femmes, jeunes et vieux, moi excepté peut-être, avaient revêtu un déguisement. Aussi le nom de *Fontemoing* est resté béni dans la ville, tandis que celui de MM. . . . Chut ! Ne parlons pas politique.



document original extrait de BNF / Gallica
remis en état par <https://www.dunkerque-historique.fr>
pour une lecture plus facile.
Il est l'archive du document texte qui en a été extrait

